

SAINTE GENEVIÈVE, FEMME DE CARACTÈRE, À L'AUBE DU ROYAUME DES FRANCS

Geneviève NIHOUL

Geneviève Nihoul est membre titulaire de l'académie du Var. Élève à l'École Normale Supérieure (1960-1964), Attachée au CNRS à l'École Polytechnique et au CERN (1964-1970), Professeur des Universités à Tunis (1970-1978) et à Toulon (1978-2002)

Le titre de ma communication est certes un peu long mais il résume bien mon propos : je voudrais aujourd'hui rendre sa place à une femme que l'histoire a oubliée pour n'en laisser que l'image d'Épinal d'une sainte jeune bergère que Dieu avait appelée à sauver Paris. Je voudrais aussi, à travers son histoire, réviser ce qu'on nous a appris à l'école sur l'origine du royaume des Francs, ces envahisseurs barbares d'un empire romain décadent.

Geneviève a vécu au V^e siècle, époque de la chute de l'empire romain d'occident comme nous l'avons tous appris en faisant nos humanités. Ce V^e siècle, qui voit la chute de l'empire romain d'occident, est une période compliquée: la fin de l'empire romain a successivement été attribuée à des invasions barbares qui auraient tout dévasté, puis à une infiltration pernicieuse de ces mêmes barbares. On peut dire que c'est seulement depuis une cinquantaine d'années qu'on commence à avoir une idée assez raisonnable de ce qui s'est passé durant ce V^e siècle. Geneviève de Paris avait disparu de l'histoire car elle n'apparaît ni dans les textes de Grégoire de Tours, qui ne pense qu'à glorifier le couple royal Clovis-Clotilde, ni dans aucune des vies de saints de cette époque : elle a pourtant sa propre chronique, *Vita sanctae Genovefae* que nous appellerons *La Vita* pour simplifier. Mais celle-ci avait été décrétée fautive et datant d'une époque plus tardive, celle des carolingiens disaient même certains. Les querelles entre historiens allemands et français atteignirent des sommets, juste avant la première guerre mondiale dans un climat peu propice à l'objectivité. Il fallut attendre 1986 et la publication d'un ouvrage écrit par deux historiens, l'un allemand, Martin Heinzmann et l'autre canadien, Joseph-Claude Poulin, pour que l'unanimité se fasse et que le débat s'apaise. *La Vita* a été écrite sur l'ordre de la reine Clotilde vers 520, moins de vingt ans après la mort de Geneviève. Il est évident qu'il s'agit d'une œuvre hagiographique, mais écrite par un témoin de l'époque : à travers le récit des miracles attribués à la sainte, on voit apparaître la vie de celle-ci et surtout sa place dans son époque. Avec les recoupements qu'on peut faire avec les autres textes de cette même période, on peut dégager l'histoire plausible d'une vierge consacrée et sainte qui a fait de la politique et a été la maîtresse de Paris pendant une cinquantaine d'années ce qui lui a permis d'avoir une influence non négligeable sur l'évolution des Francs.

Elle est un exemple très représentatif de cette aristocratie germano-gallo-romaine qui s'est peu à peu installée en Gaule du nord et, au milieu d'un chaos grandissant, elle a été une femme de pouvoir

et d'ordre. Mais sa vocation ecclésiastique en a fait aussi une femme de charité et de compassion dans un monde cruel et devenant de plus en plus impitoyable. C'est sa vie que je vais vous conter.

L'empire romain au début du V^e siècle

Il m'a semblé utile de commencer par faire un tableau, très simplifié, de la situation de l'empire romain au début du V^e siècle, quand naît Geneviève, en insistant sur le territoire qui va nous intéresser, la Gaule du Nord. En 395, l'empire romain s'est définitivement séparé en deux parties : l'Orient est centré à Constantinople, l'Occident n'a plus Rome pour capitale et, après diverses autres villes comme Milan et même Trèves, l'empereur d'Occident va se fixer en 402 à Ravenne, ville défendue naturellement par des marais et pouvant être ravitaillée par mer en cas de siège. L'empire est divisé en quatre prétoires. Le prétoire de la Gaule couvre quatre parties appelées diocèses : celui de Bretagne qui va être abandonné définitivement dès 407, celui des Gaules qui va nous concerner, celui des Sept-Provinces qui couvre le sud de ce que nous appelons la Gaule et qui constitue la partie la plus romanisée de l'ensemble et enfin le diocèse d'Espagne. La capitale du prétoire est Trèves, près du Rhin et des frontières de l'empire, mais sera déplacée vers Arles à partir de 407.

Enfin le diocèse des Gaules comprend dix provinces : les seules qui vont nous concerner sont les deux Belges, (voir schéma) la première avec Trèves comme métropole et la seconde avec Reims. Notons que Lutèce, bien que devenue cité indépendante vers 360 et rebaptisée Paris, ne figure pas parmi les cités importantes : elle est située dans la province Lyonnaise IV. Les provinces sont dirigées par des gouverneurs appelés aussi *judex* à cause de leurs grandes responsabilités judiciaires. Ils n'ont pas de responsabilités militaires sauf si des garnisons à demeure sont sur leur territoire : c'est le cas de la Belgique seconde comme nous le verrons.

La population du diocèse des Gaules est une population très mélangée : les nombreuses guerres, civiles ou extérieures, ont dévasté les campagnes et, depuis le début de l'empire, les empereurs ont pratiqué une politique d'installation de barbares, des Germains principalement, afin de pallier les difficultés démographiques et d'aider au recrutement de l'armée. Plusieurs statuts de ces Germains existent : le plus connu est celui des lètes qui étaient initialement des Romains délivrés après des années de captivité chez les Barbares mais dont le statut a ensuite été élargi à des Germains installés en Gaule avec un statut communautaire lié à des

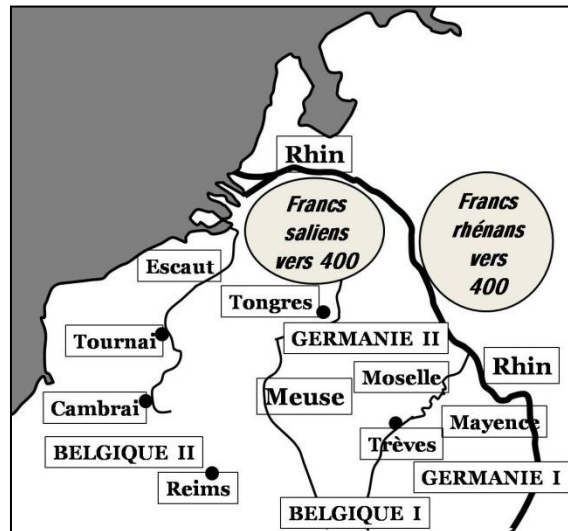
obligations militaires. L'archéologie confirme cette installation germanique importante, accompagnée d'un recrutement massif de Barbares dans l'armée romaine. Ce n'est pas nouveau : Constantin, par exemple, semble avoir obtenu sa victoire décisive au pont Milvius en 312 grâce à ses troupes germaniques. Mais durant tout le IV^e et le V^e siècle, cette pratique va s'amplifier, les troupes germaniques combattant soit dans l'armée romaine sous des chefs romains, soit en troupes auxiliaires obéissant à leurs propres chefs. Cette immigration, bien contrôlée au début, va peu à peu échapper à la réglementation : il y a donc de plus en plus de Barbares à l'intérieur de l'empire romain, barbares qui se sont romanisés peu à peu.

Ces militaires germains arrivent souvent à des grades élevés et nous allons en rencontrer beaucoup qui auront des pouvoirs importants à l'intérieur du cursus romain, devenant généraux, patrices et consuls. Prenons un exemple : Honorius, fils de Théodose I^{er}, est nommé empereur d'Occident en 395 et va régner jusqu'en 423. Mais jusqu'en 408, il est sous la régence de Stilichon, généralissime et patrice, né d'un père vandale et d'une mère romaine. Ces hauts militaires germains resteront souvent fidèles à l'empire romain jusqu'au bout.

Concentrons-nous sur les Francs : cette peuplade germanique est mentionnée dans les nombreuses escarmouches sur le Rhin à partir du III^e siècle. Ce n'est pas une peuplade mais un rassemblement de différentes tribus germaniques décimées par les guerres soit entre eux, soit contre les Romains. Ces Francs ont commencé à être connus dans la seconde partie du IV^e siècle. Un premier Franc, Silvanus, probablement d'origine létique, arrive au grade de généralissime (*magister peditum praesentalis*). Alors qu'il vient de sauver la région de Trèves il est assassiné, en 355, probablement sur l'ordre de Constance II. Les Francs passent alors le Rhin pour le venger. Julien, le futur empereur, les bat et en 358 il autorise les seuls Francs saliens à s'établir en-deçà du Rhin : les autres Francs, qu'on appellera souvent Francs rhénans, restent sur la rive droite du Rhin (voir schéma). C'est la première mention des Francs saliens : ils s'installent au sud de la Meuse et à l'est de l'embouchure de l'Escaut dans une région qu'on appelle parfois la Toxandrie. Le peuple des Saliens devient donc une communauté de Germains dans l'empire romain vers 360. Ils se considèrent assez vite comme des germano-romains en Gaule et s'enrôleront massivement dans l'armée de Julien : rappelons que lorsque celui-ci fut nommé Auguste à Paris par ses légions, il fut élevé sur le pavois, coutume totalement germanique.

Pendant quelques dizaines d'années, des généraux francs vont atteindre les plus hautes fonctions : signalons Bauto qui fut nommé consul et dont le panégyrique fut écrit par un certain Aurelius Augustinus un an avant que celui-ci ne devienne chrétien et ne rentre à Hippone. Le dernier de ces hauts fonctionnaires francs est Arbogast qui essaya de sauver le paganisme contre les mesures décisives de Théodose et est battu à la Rivière froide en 394 : de nombreux Francs sont tués et cette bataille marque la fin de la puissance franque auprès du

pouvoir impérial. Les Francs se replient alors dans une zone d'influence plus petite mais pleine d'avenir, la Gaule du nord, où ils sont déjà bien installés. Ils vont vivre de plus en plus en symbiose avec les populations gallo-romaines et s'intégrer dans les armées romaines tout en gardant leurs armes traditionnelles, en particulier leur fameuse hache que nous appelons la francisque alors fabriquée dans les ateliers militaires romains.



Au début du V^e siècle, en 407, se produisit une invasion de barbares suèves, vandales, burgondes et alains. Cette invasion avait deux causes principales : la poussée des Huns, qui s'étendaient de plus en plus vers l'ouest et le dégarnissement de la frontière rhénane au profit de l'Italie afin de contenir les Goths, poussés eux aussi par les Huns. Un véritable déferlement parcourut la Gaule : les Francs rhénans supportèrent le premier choc et en sortirent très amoindris, les Francs saliens protégèrent la Belgique seconde et la Germanie seconde. Les envahisseurs burgondes se fixèrent autour de Worms mais les autres furent obligés de partir vers le sud et finirent par passer en Espagne où ils s'installèrent. Comme dans toute période troublée, des empereurs furent proclamés par diverses légions qui étaient accourues pour endiguer le flot barbare : je ne les détaillerai pas. Disons simplement que l'un d'entre eux passa de Bretagne en Gaule et dégarnit définitivement la province de Bretagne de toute armée romaine : malgré les appels des brito-romains, aucune légion romaine ne reviendra en Bretagne, laissée seule face aux envahisseurs saxons : un certain nombre de ces brito-romains celtes, repoussés par les envahisseurs saxons, passeront durant le V^e et le VI^e siècle en Armorique, désertifiée à cette époque, et s'y installeront. C'est alors que l'Armorique prendra le nom de Bretagne.

Quelques guerres civiles plus tard, qui affaiblirent encore un peu plus les armées romaines, quelques hommes forts vont prendre le pouvoir : l'occident romain, au moment de la naissance de Geneviève dans les années 420, comprend des régions mal contrôlées par l'empereur principalement en Espagne et des régions encore sous l'autorité de l'empereur mais qui ont été ravagées et donc

fournissent peu d'impôts. Seule l'Afrique est encore relativement prospère mais pas pour longtemps. Trois généraux puissants se partagent les prétoires : en Gaule se trouve Aetius qu'on surnommait « le dernier des romains » bien qu'il soit, lui aussi d'origine barbare. Il supplantera très vite les deux autres à la cour de Ravenne et défendra efficacement la Gaule. Enfin, trois peuples fédérés sont bien installés dans l'empire : les Wisigoths qui vont rapidement occuper toute l'Aquitaine et auxquels on a accordé un tiers des terres romaines, les Burgondes qui seront déplacés vers le sud pour occuper une région recouvrant l'actuelle Savoie également aux dépens des gallo-romains et enfin les Francs saliens qui prospèrent dans le nord de la Gaule. Les deux premiers sont chrétiens ariens, donc considérés comme hérétiques par Rome, tandis que les Francs sont païens.

Enfance de Geneviève à Nanterre

On situe la naissance de Geneviève à Nanterre, près de Paris, vers 420. Son père Severus est un franc romanisé, ancien officier supérieur de l'armée romaine : rendu à la vie civile, il est devenu administrateur des domaines impériaux de la province Lyonnaise IV et réside à Nanterre où se trouve un domaine du fisc. C'est un homme riche et influent : en effet, tout ancien officier supérieur doit exercer des fonctions municipales. Il est donc membre de la curie de Paris. Le code de Théodose précise que sa fille, si elle est son unique héritière, doit occuper la charge de son père à la mort de celui-ci. Ce fut certainement le cas de Geneviève car plusieurs épisodes de sa vie ne s'expliquent que si elle occupait une fonction officielle. Severus possède des domaines agricoles en Brie. Il est bien sûr citoyen romain. Sur la mère de Geneviève, nous savons peu de choses : elle s'appelle Gerontia et est probablement gallo-romaine.

La seule chose dont nous sommes sûrs c'est que les deux parents de Geneviève étaient chrétiens catholiques et participaient activement à la vie de leur église. La petite enfance de la fillette se déroula donc dans une maisonnée riche, croyante et dans laquelle elle reçut une bonne éducation.

En 429 l'arrivée impromptue de deux évêques va changer sa vie. Germain d'Auxerre et Loup de Troyes ont été chargés par le pape d'aller combattre en Bretagne l'hérésie pélagienne : celle-ci a été déjà éradiquée de presque tout l'empire mais elle a gagné la Bretagne. Même si celle-ci a été abandonnée par les légions, elle ne l'a pas été par l'Église qui a donc mandaté deux illustres évêques, tous deux membres de l'aristocratie gallo-romaine, pour remettre de l'ordre. Les deux voyageurs ont choisi de se déplacer par bateau et décident de s'arrêter à Nanterre. La population va à leur rencontre et Severus, en tant que membre important de la communauté, accueille les deux évêques. Germain remarque la fillette et félicite ses parents : d'après le chroniqueur de *La Vita* il leur dit « heureux êtes-vous d'être ses parents... Elle sera grande devant le Seigneur. Admirant sa vie et sa conduite, beaucoup

s'éloigneront du mal... ». Puis il demande à Geneviève si elle veut consacrer sa vie à Dieu, comme vierge et épouse du Christ. La fillette répond par l'affirmative et Germain l'encourage en lui disant en particulier « *age viriliter* » ce qui est en général traduit par « agis avec fermeté » mais qui veut dire, strictement, « agis comme un homme ». Les deux évêques célèbrent ensuite les offices du soir à l'église de Nanterre, Germain gardant Geneviève à ses côtés, en lui tenant, nous précise *La Vita*, la main sur la tête. Le lendemain, alors que Severus reconduit ses hôtes au port, Germain réitère sa demande à Geneviève et, devant sa réponse affirmative, lui donne une petite pièce de monnaie de bronze, frappée d'une croix, en lui demandant de la porter toujours, en souvenir de lui, et de ne jamais porter de bijoux précieux.

Geneviève est donc initiée très tôt à une vie de prière et de dévotion. Ce penchant affirmé vers la religion n'est pas du goût de sa mère qui essaye de l'empêcher d'aller trop souvent à l'église : on peut comprendre cette réaction d'une mère qui n'a qu'une fille et la voit se consacrer à Dieu. Un jour, exaspérée, sa mère la gifle et devient immédiatement aveugle. Pendant quelques temps, l'incompréhension reste complète entre les deux femmes ; puis, Gerontia finit par accepter que sa fille ait vraiment la vocation et, se souvenant des prédictions de Germain qui avait dit que Geneviève serait grande devant le Seigneur, elle lui demande d'aller lui puiser de l'eau au puits pour qu'elle puisse se laver les yeux. Bien que ce ne soit pas un travail pour la fille de la maison, Geneviève obéit, trace un signe de croix sur la cruche et Gerontia retrouve la vue. La légende est belle et instructive. Signalons qu'il a longtemps existé à Nanterre un puits réputé miraculeux.

Vers 440, Geneviève prend le voile des vierges avec quelques compagnes : légalement, elle est beaucoup trop jeune puisque la loi romaine n'autorisait les vœux de chasteté qu'à partir de quarante ans, principalement pour des raisons de démographie semble-t-il. Mais l'aristocratie gallo-romaine, ou plutôt franco-gallo-romaine devrait-on dire, a pris l'habitude de faire consacrer les jeunes filles bien plus jeunes. Il est curieux que *La Vita* nomme toujours Geneviève *Dei famula*, la compagne de Dieu, plutôt que la vierge. *La Vita* nous parle aussi abondamment de la vie ascétique que mènera Geneviève toute sa vie, se nourrissant de pain d'orge et de fèves.

Début de son séjour à Paris : 440-451

À cette époque la vie monastique fait seulement son apparition en Gaule et les vierges vivent donc leur consécration à Dieu dans le monde où elles prient, s'occupent des indigents et des malades et d'une façon générale s'efforcent d'aider tous ceux qui sont dans le besoin. Geneviève ne fera pas exception à la règle.

Quand ses parents meurent peu après sa prise de voile, elle doit quitter sa maison car une jeune fille ne peut rester seule. Elle déménage donc vers Paris où habite sa marraine, probablement sa tante,

franque aussi et également en possession de vastes territoires dont elle s'occupe : on peut penser que c'est elle qui a appris à Geneviève à prendre soin de ses terres. Toute sa vie, elle s'occupera elle-même de ses champs, allant faire la moisson avec ses ouvriers comme le dit, incidemment, *La Vita*, à l'occasion de miracles : « Comme un jour dans le temps de la moisson elle faisait couper des blés dans un champ qu'elle possédait dans le territoire de Meaux, il s'éleva un orage imprévu qui troubla les moissonneurs. Geneviève se retira aussitôt dans une tente voisine, et répandant des larmes pour arrêter la pluie, se prosterna sur la terre, selon sa coutume, pour y faire son oraison. Chose prodigieuse ses prières eurent tant de puissance sur Jésus-Christ, qu'il commanda à la pluie de s'éloigner ».

À son arrivée à Paris, Geneviève tombe gravement malade et reste trois jours complètement inerte : elle racontera en se réveillant qu'un ange lui a montré alors le supplice promis aux méchants et les récompenses que Dieu réserve à ceux qui le servent. Elle insiste d'ailleurs beaucoup plus sur l'aspect du paradis que sur l'enfer.

À la mort de sa marraine, Geneviève hérite des possessions de celle-ci. C'est aussi à cette époque que Geneviève commence ses fonctions de membre de la Curie de Paris. Elle est donc un membre riche de la communauté parisienne bien qu'elle mène une existence très ascétique : elle utilise sa fortune pour aider les innombrables victimes des guerres. Cette dichotomie met visiblement mal à l'aise les Parisiens. Son chroniqueur signale aussi qu'elle lisait les mauvaises pensées de ses interlocuteurs et ne craignait pas de les révéler publiquement, ce qui dut lui faire quelques ennemis. En tous les cas, quand Germain d'Auxerre repartant pour la Bretagne en 448 s'arrête à Paris et s'enquiert d'elle, le chroniqueur écrit : « on lui répondit avec mauvaise grâce que des bruits défavorables circulaient sur Geneviève et qu'on était sûr qu'elle était bien inférieure à sa réputation ». Germain, dont le prestige est très grand, ne se laisse pas arrêter et va prier avec Geneviève ; il explique aux Parisiens comment il l'avait rencontrée à Nanterre et avait eu une vision prophétique de sa sainteté. Il leur montre aussi que le sol de sa chambre est imprégné des larmes qu'elle verse en priant : les larmes sont alors considérées comme des preuves d'amour de Dieu et il existe même des prières pour demander le don des larmes. En repartant, il recommande aux Parisiens de bien traiter Geneviève, ajoutant qu'ils auraient bientôt besoin d'elle et qu'elle leur serait d'un grand secours. Ce qui dû en faire sourire plus d'un !

Pourtant, à cette époque, la situation en Gaule devenait critique : le danger que représentaient les Huns s'était aggravé depuis qu'Attila les avaient rassemblés sous son commandement. Attila était un personnage remarquable : il avait passé son enfance à Constantinople où il avait été envoyé comme otage princier. Cette habitude était fréquente et Aetius avait passé plusieurs années chez les Huns dans la même situation. Attila avait donc appris non seulement le grec et le latin mais aussi les mœurs et les habitudes des Romains. Revenu chez lui, il

commença à régner avec son frère qui mourut, probablement assassiné par Attila, en 445. Demeuré seul roi, Attila lança des raids vers Constantinople et obligea l'empereur à lui verser tribut. En 450, l'arrivée au pouvoir d'un empereur plus énergique, Marcien, incite Attila à se tourner vers l'Occident. En 451, il franchit le Rhin aux environs de Mayence et prit, pillé et brûlé Trèves et Metz. La panique se propagea en Gaule septentrionale.

À Paris les habitants riches voulurent s'enfuir « les citoyens de Paris, comme frappés de terreur, s'efforçaient de transporter les biens et les salaires issus de leur patrimoine dans d'autres cités plus sûres ». Geneviève réagit alors de deux manières : elle commença par réunir les femmes importantes de la ville au baptistère pour prier qu'Attila épargne la ville. Mais « elle conseillait aussi à leurs époux de ne pas enlever leurs biens de Paris : en effet, les cités qu'ils estimaient mieux protégées, ce peuple en colère les dévasterait. Paris en revanche resterait protégée des ennemis... » Si les femmes se mirent en prière, les hommes s'indignèrent et, non seulement, refusèrent de l'écouter mais voulurent même la mettre à mort « disant qu'une pseudo-prophétesse était alors apparue à cause du fait qu'elle leur interdisait de transporter leurs biens... ». C'est un des passages de *La Vita* qui montre que Geneviève avait déjà une certaine autorité dans la ville. En effet, comment une simple vierge ordonnée peut-elle rassembler les femmes dans un bâtiment ecclésiastique ? Et surtout, pourquoi les hommes ne se contentent-ils pas de l'écartier ? De quel droit leur interdisait-elle de quitter Paris (le mot latin est *prohiberetur*) ?

Religieusement, il est maintenant avancé que Geneviève avait été intronisée comme diaconesse par Germain, la cérémonie décrite par le chroniqueur lors du passage à Nanterre de l'évêque ressemblant à la cérémonie de consécration des diaconesses. Elle était certes trop jeune, mais Germain avait bien pressenti qu'elle aurait besoin d'avoir une certaine autorité ; autorité que les matrones ne lui contestent pas d'ailleurs mais qui explique qu'elle puisse les convoquer ainsi. Par contre, une diaconesse n'avait pas le droit, bien sûr, d'enseigner aux hommes. C'est donc probablement en tant que membre influent de la curie – rappelons qu'elle était très riche - qu'elle s'adresse à eux. En tous les cas, il suffit de l'arrivée de l'archidiacre de Germain d'Auxerre (celui-ci était mort quelques années auparavant) pour rappeler aux hommes le respect qu'avait Germain pour Geneviève : « les citoyens de Paris s'aperçurent alors qu'au témoignage de saint Germain ... elle était une servante très fidèle de Dieu » et plus loin le chroniqueur conclut : « leur mauvaise décision abandonnée, ils mirent fin aux embûches qu'ils lui tendaient. » De plus, ils l'écouterent et restèrent à Paris.

Reste évidemment le problème de comprendre comment elle savait que Paris serait épargnée : il faut là se rappeler que son père avait été un haut officier franc et qu'elle avait certainement gardé des relations dans les milieux militaires francs, hypothèse qui sera confirmée plusieurs fois par la

suite. Or la campagne d'Attila n'était pas un simple raid de pillage : il avait, depuis longtemps, dépassé ce stade de rapines ! Il voulait soumettre la Gaule pour en obtenir un important tribut et pour cela il fallait vaincre les Wisigoths installés dans le sud, partie la plus riche de la Gaule. Il se dirigea donc immédiatement vers la Loire pour la franchir à Orléans. Il suivit les grandes voies romaines qui passaient par Sens et Troyes : même mal entretenues, celles-ci restaient les voies les plus faciles de pénétration en Gaule. Paris n'était pas assez intéressante pour justifier un grand détour !

On sait la suite : Attila mit le siège devant Orléans, défendue vigoureusement par son évêque Agne (ou Aignan) mais, alors qu'il avait pénétré dans la ville, trois forces armées convergèrent vers Orléans : Aetius et ses Romains venant du sud-est, les Wisigoths venant de l'Aquitaine et les Francs saliens arrivant du nord. Attila ne put piller la ville et se retira. Il fut rattrapé par les trois armées près de Châlons-sur-Marne et fut battu. Il est intéressant de regarder de plus près la composition des deux armées en présence : Attila avait sous ses ordres, en plus des Huns, des Sarmates, des Ostrogoths, des Burgondes, des Francs rhénans etc. et commandait donc une armée plus germanique que hunnique. Quand à Aetius, en plus des Wisigoths et des Francs saliens, il disposait de forces burgondes, saxonnes, bretonnes etc. La bataille des Champs Catalauniques est en fait une bataille germanique !

Aetius, par prudence ou par calcul, laissa Attila se retirer en bon ordre et conseilla aux diverses forces fédérées de rentrer dans leurs régions respectives. Attila envahira l'Italie l'année suivante mais mourra peu après et son royaume disparaîtra avec lui : les peuplades germaniques qu'il avait soumises reprendront leur liberté. La conséquence la plus dramatique pour la Gaule fut l'assassinat, en 454, d'Aetius par l'empereur Valentinien III sous le prétexte qu'il n'avait pas assez protégé l'Italie. Six mois plus tard, Valentinien fut à son tour assassiné par deux gardes fidèles d'Aetius.

451-481. Avec les Francs de Childéric

L'assassinat d'Aetius fut une catastrophe pour la Gaule. Lui seul avait su maintenir une certaine présence de l'empire en Gaule : après sa mort les Wisigoths tout en restant officiellement fédérés vont agrandir par la force leur territoire. Les Burgondes feront bien sûr de même. Quinze ans après la mort d'Aetius, les Wisigoths et les Burgondes contrôlent tout le sud de la Gaule à l'exception de l'Auvergne, de la vallée du Rhône et de la Provence et sont quasiment indépendants. Seul le nord de la Gaule du nord, bien que coupée de l'Italie par la présence des Wisigoths et des Burgondes, reste fidèle aux Romains. Elle est commandée officiellement par un ancien officier d'Aetius, Aegidius, qui s'appuie sur les Francs saliens. Depuis 457, ceux-ci sont commandés par Childéric qu'Aegidius nomme gouverneur de la Belgique seconde avec tous les pouvoirs civils et militaires qu'implique ce titre : la romanisation des Francs s'accroît donc puisqu'ainsi Childéric « hérite » de tous les services administratifs romains (bureaux, chancellerie,

scribes et conseillers) ainsi que des fabriques d'armes. Paris est dans cette région encore romaine mais sous l'autorité d'Aegidius. Rappelons enfin que les Francs sont païens, tandis que les Wisigoths et les Burgondes sont ariens, c'est-à-dire hérétiques aux yeux de l'Église romaine. La religion va jouer un grand rôle dans les années qui viennent : les régions du sud sous domination wisigothe sont des zones qui furent romanisées très tôt et qui sont demeurées catholiques. Les Wisigoths ariens ne persécuteront pas vraiment et beaucoup de gallo-romains occitans se rallieront à eux. Mais il n'y aura pas d'intégration des Wisigoths dans la population.

Geneviève, après la retraite d'Attila, va jouir d'un grand prestige dans sa ville et en dehors. On peut considérer qu'elle va « régner » sur l'Île-de-France jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante ans. Ce prestige tient évidemment à ses dons de prophétie lors de l'invasion d'Attila ; il tient aussi aux nombreuses guérisons qu'elle accomplit, et à sa vie de prière. Elle semble avoir été connue dans la chrétienté entière. Le chroniqueur de *La Vita* cite complaisamment un épisode où intervient Siméon le Stylite qui vécut quarante ans sur une colonne, dans le nord de la Syrie : « on dit de ce grand personnage que, quand il voyait passer des marchands qui venaient d'Occident, il leur demandait des nouvelles de Geneviève ; ou d'autres qui y retournaient, il les pria de la saluer de sa part, en leur témoignant l'extrême vénération qu'il avait pour elle, et de la conjurer de se souvenir de lui dans ses prières. » L'épisode se passe à la fin de la vie de Siméon qui mourut en 459.

Geneviève représente le parti résolument attaché à la foi catholique trinitaire et à la civilisation romaine ou ce qu'il en reste, qui n'est pas négligeable. Elle va s'opposer au parti pro wisigoths, qui se développe aussi en Gaule du nord, et en même temps elle va essayer de minimiser les effets de la guerre civile qui fait rage dans tout le pays.

Son premier acte pour affermir la foi catholique de ses concitoyens est de construire une église sur le site où avait été décapité saint Denis, premier évêque de Paris. Elle rassemble alors les prêtres de Paris et leur annonce son intention d'élever cette église. *La Vita* nous dit alors « Mais lui ayant répondu qu'ils craignaient que cette grande entreprise ne surpassât leurs forces qui étaient petites, et qu'ils n'avaient pas seulement le moyen d'avoir de la chaux, on remarqua que son visage, devenant tout d'un coup lumineux par un rejaillissement d'une lumière intérieure et extraordinaire dont le Saint-Esprit venait de la remplir, elle se mit à leur dire comme par manière de prophétie : que quelqu'un d'entre vous s'en aille, je vous prie, vers le pont de la ville, et qu'il me rapporte ce qu'il y aura entendu. »

Les prêtres obéissent et entendent deux gardiens de porcs dire qu'ils avaient, en cherchant des animaux égarés, retrouvé des vieux fours à chaux contenant encore des pierres à chaux. Ils l'annoncent à Geneviève qui lance immédiatement la construction de l'église en levant un impôt spécial, ce qui prouve une fois de plus qu'elle avait des pouvoirs

administratifs étendus. Et *La Vita* conclut « cette église fut bientôt élevée jusqu'au comble, tous les habitants des lieux circonvoisins y contribuant, à la sollicitation de Geneviève. » Le but était double : tout d'abord en invitant les chrétiens à venir prier sur la tombe d'un évêque qui avait préféré la mort à l'abjuration, elle rappelait à leur devoir les évêques tentés par l'alliance avec les puissants wisigoths ariens. D'autre part, le culte des saints est banni par la religion arienne : en lançant le culte de saint Denis, elle rassemblait les catholiques et les invitait clairement à rester fermes dans leur religion.

Elle montra d'ailleurs l'exemple elle-même en allant souvent prier à Saint-Denis : elle devait partir dans la nuit et, au cours d'un de ces pèlerinages, « sur le chemin le cierge qu'on portait devant elle s'éteignit, et les vierges qui l'accompagnaient en furent beaucoup troublées, tant à cause de la grande obscurité de la nuit qu'à cause de la difficulté des chemins qui étaient pleins de boue, et de l'abondance de la pluie qui tombait du ciel. Cette sainte fille ayant demandé qu'on lui donnât ce cierge éteint, elle ne l'eut pas plutôt reçu entre ses mains qu'il se ralluma, et éclaira cette sainte troupe jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à l'église où enfin il fut consumé ». Ce miracle qui se répéta un certain nombre de fois sera repris fréquemment dans l'iconographie de la sainte.

Toujours dans le cadre de son soutien à la civilisation romaine elle va avoir des contacts avec Childéric. Celui-ci s'est battu aux côtés d'Aegidius pour repousser les Wisigoths et les Saxons : les premiers essaient de passer au nord de la Loire et sont repoussés en 463 mais prendront Tours en 464 après avoir fait assassiner Aegidius. Profitant de cette mort, les Saxons envahissent la basse Loire : Childéric, qui visiblement se considère comme le défenseur d'un empire romain pourtant de plus en plus lointain, défait les Saxons, les repousse et les oblige à se rembarquer. Il doit néanmoins composer avec le fils d'Aegidius, Syagrius, qui a été reconnu comme patrice par l'empereur et règne donc sur une partie de la Gaule du nord.

En 476, après vingt ans durant lesquels de nombreux empereurs faibles se sont succédé, un roi barbare, Odoacre, dépose le dernier empereur et renvoie à Constantinople les insignes du pouvoir impérial, montrant par là l'inutilité d'un empereur en occident. Odoacre est d'ailleurs reconnu comme roi et nommé patrice par l'empereur de Constantinople qui va désormais se considérer comme le seul empereur de tout l'empire romain. En Gaule du nord, Childéric et Syagrius vont avoir une attitude différente : Grégoire de Tours écrit « la même année [476] Odoacre conclut une alliance avec Childéric et ils soumirent les Alamans ». Odoacre a été reconnu par l'empereur de Constantinople et est donc considéré comme le représentant légal du pouvoir romain par Childéric. Ce n'est pourtant pas très réaliste et Syagrius, lui, se rapprochera du seul pouvoir fort à cette époque, celui des Wisigoths ariens.

Pour Geneviève, Syagrius est un traître à la cause catholique et elle va donc se rapprocher de Childéric

bien que celui-ci soit païen. Apparemment, un païen valait mieux qu'un pro-arien. Rappelons aussi que Geneviève était une franco-romaine. D'ailleurs les textes que nous possédons montrent que Childéric a toujours protégé les églises dans sa province de Belgique seconde, leur faisant même de nombreuses donations. Dans son esprit, romanité et foi catholique étaient liées.

On trouve ainsi dans *La Vita*, des allusions à des voyages de Geneviève à Laon : le chroniqueur ne le raconte que parce que Geneviève y guérit une jeune fille paralysée. Mais qu'allait-elle faire à Laon ? *La Vita* nous dit seulement « approchant de la ville de Laon qui était de la province et du diocèse de saint Remi, [c'est-à-dire la Belgique Seconde] une très-grande multitude de peuple lui vint au-devant » et il ajoute « Elle ne put se dispenser d'aller en la maison de cette fille paralysée » ce qui montre bien que ce n'était pas le but de son voyage ! Il est très probable qu'elle venait rencontrer Childéric dont c'était une des villes fortes. Le chroniqueur nous raconte aussi : « alors que Childéric, roi des Francs, était chef des armées romaines barbares, je ne peux passer sous silence avec quelle vénération il l'aimait, au point qu'une fois, pour que Geneviève ne lui enlevât point des prisonniers qu'il pensait faire exécuter, sortant de Paris, il fit fermer la porte. Lorsque la décision du roi parvint à Geneviève, grâce à un fidèle intermédiaire, immédiatement, en se hâtant, elle se fixa comme propos la libération de ses âmes. Ce ne fut point un mince étonnement pour le peuple que de la voir ouvrir la porte de la cité sans clef. Ainsi, elle poursuivit le roi et obtint de lui que les têtes des prisonniers ne soient pas coupées. » Le texte montre à la fois la puissance de Geneviève que Childéric doit fuir pour faire ce qu'il veut et aussi qu'elle avait des fidèles dans l'entourage du roi. On peut aussi se demander ce que faisait Childéric à Paris qui était sous l'autorité de Syagrius.

En fait, dès cette époque, considérant Syagrius comme traître à la cause romaine, Childéric commence à vouloir rassembler toute la Gaule du nord. Il s'intéresse aussi à Paris qui, occupant une position privilégiée, pourrait être une capitale pour cette Gaule du nord. Mais il n'est pas encore assez fort : il en résulte une sorte de guerre larvée entre les deux hommes qui ne sera pas déclarée tant que Childéric vivra. Par contre, il va essayer d'asphyxier le royaume de Syagrius en faisant des blocages à l'intérieur de ce royaume entre autres autour de Paris : les approvisionnements, déjà difficiles en ces temps troublés deviennent catastrophiques. *La Vita* dit : « donc à l'époque où Paris subit un siège, de deux fois cinq ans à ce que l'on dit, une disette affligea le territoire de cette ville au point que l'on sait que quelques uns moururent de faim. » Il s'agit des années 476-486 mais il ne s'agit bien sûr pas d'un vrai siège que les Francs ne pouvaient en aucun cas assurer pendant dix ans ! Écrivant pour la reine des Francs, Clotilde, le chroniqueur est discret sur les circonstances. Par contre, il nous décrit en détail les réactions de la maîtresse de Paris devant cette situation : elle affrète immédiatement des bateaux pour remonter la Seine et aller chercher du ravitaillement, utilisant pour cela, il le précise, « un titre de transport naval officiel (*navali effectione*) »

ce qui confirme, une fois de plus, sa position très officielle vis-à-vis de l'administration romaine. En chemin, la petite flottille rencontre un arbre couché « qui faisait couler les bateaux. Geneviève ordonna aux marins de s'approcher de la rive et, après avoir fait une prière, elle ordonna de couper l'arbre. Lorsque ses compagnons de navigation eurent commencé à le couper à grands coups de hache tandis que Geneviève priait, l'arbre arraché se rua de l'autre côté » et le chroniqueur ajoute « Les navigateurs rapportent que par la suite nul ne subit un naufrage en ce lieu. » Arrivée à l'oppidum d'Arcis-sur-Aube, elle est accueillie par le tribun de la ville et embarque du blé et des provisions. Le retour avec des bateaux lourdement chargés est difficile et seules les prières de Geneviève, écartant la tempête, permettent à l'expédition d'arriver à bon port.

À Paris, Geneviève est chargée de la distribution et donne à chacun selon ses moyens : elle fait payer ceux qui le peuvent et par contre cuit elle-même les pains pour ceux qui n'ont même pas de quoi les cuire. Elle permet ainsi à la population de survivre : on peut penser qu'en dix ans elle a dû faire plusieurs expéditions. Mais la relative facilité avec laquelle elle a pu sortir et rentrer dans la ville prouve bien que celle-ci ne subissait pas un vrai siège et que les Francs manifestaient une certaine bonne volonté à l'égard de Geneviève.

Fin de vie de Geneviève: de Childéric à Clovis

Il est évidemment impossible... et lassant, de décrire tous les miracles rapportés par *La Vita* : citons plusieurs résurrections et aussi un miracle qui se produisit durant la construction de l'église de Saint-Denis. Les ouvriers n'avaient plus à boire et on demanda à Geneviève d'intervenir. Elle « se fit montrer un assez grand vase où l'on avait mis l'eau ou le vin qu'on avait déjà bu et ayant fait ensuite retirer le monde pour demeurer seule, elle se mit à genoux et passa quelque temps à prier et à pleurer en la présence de Dieu, jusqu'à ce que, sentant en elle-même que sa prière était exaucée, elle se leva et fit le signe de la croix sur ce vaisseau, qui parut en même temps tout plein d'une façon miraculeuse ». *La Vita* raconte beaucoup de miracles de ce genre.

Je voudrais enfin raconter une dernière action de Geneviève qui me semble importante. Elle entreprit de faire un pèlerinage à Tours pour aller prier sur le tombeau de saint Martin, ce grand apôtre de la lutte contre l'arianisme. Tours était en terre wisigothe mais ses évêques continuaient la politique du saint. Il est clair qu'elle entreprend ce voyage pour manifester son soutien à la lutte antiarienne. Le voyage n'était pas de tout repos en ces temps troublés : elle prit la route jusqu'à Orléans et de là navigua sur la Loire. Le chroniqueur nous dit simplement qu'elle « rencontra de nombreux obstacles sur le fleuve de la Loire. » Mais arrivée à Tours, elle est prise à parti, nous dit-il, par « une foule d'énergumènes qui se jeta sur elle... avouant que c'étaient eux qui avaient perpétré les obstacles que Geneviève avait rencontrés sur la Loire, par jalousie contre elle. » Il est aisé de penser que ce sont des ariens qui sont ici décrits comme possédés

par un démon. Geneviève d'ailleurs les guérit en chassant ces démons. La démonstration est claire : n'oublions pas que, quand le chroniqueur écrit, les ariens sont encore puissants.

Revenons aux Francs : en 481, Childéric meurt et est enterré près de Tournai, dans un cimetière comprenant de nombreuses tombes chrétiennes gallo-romaines. Sa tombe a été retrouvée en 1653 et on y a découvert de nombreux objets prouvant la profonde romanisation de Childéric, vêtements de généraux romains, insignes de haut fonctionnaire romain, son anneau sigillaire qui montre le roi avec sa cuirasse, son manteau et sa lance ainsi que ses armes, franques et romaines. Mais le roi reste païen : en particulier, il est enterré avec ses chevaux de guerre pour lui permettre de chevaucher vers le Walhalla.

Son fils Clovis lui succède : il a quinze ans et va poursuivre l'œuvre de son père. Nous avons la chance d'avoir la lettre que lui écrit Remi, évêque de Reims qui est la capitale religieuse de la Belgique seconde : « Une grande rumeur nous est parvenue, vous avez pris l'administration de la Seconde Belgique. Cela n'est pas nouveau car vous aurez commencé par être ce que vos parents ont toujours été. » Il continue en lui donnant un programme d'administration et de justice, en particulier d'avoir de bons conseillers, d'être intègre et de respecter tous ses sujets romains et francs. Remi est dans son rôle de représentant religieux (*militia Christi*) s'adressant au double représentant de la fonction civile (*militia togata*) et de la fonction militaire (*militia armata*). N'oublions pas que depuis un siècle à peu près, l'union de l'État et de l'Église a été promulguée dans l'empire romain.

En cette année 481 les Wisigoths sont tout puissants au sud de la Loire. Sous la conduite d'Euric, ils se sont emparés de l'Auvergne et ont dépassé le Rhône. Mais ils n'ont pas pu franchir la Loire : ils espèrent qu'une alliance avec Syagrius va leur permettre de prendre pied en Gaule du nord. En 484, Euric meurt et son successeur n'a pas la même force que lui. Clovis va en profiter : il commence par assurer ses arrières en épousant une princesse rhénane, dont il aura son premier fils, Thierry. Puis, en 486, il attaque Syagrius et le bat à Soissons. Syagrius s'enfuit à Toulouse chez les Wisigoths, confirmant tous les soupçons portés sur lui. Clovis s'empare de ses états et va dominer toute la Gaule septentrionale. Il s'appuie sur les moyens institutionnels romains en vigueur, en particulier le fisc et les fabriques d'armes. Il intègre dans son armée les Romains aussi bien que les Francs, contrairement aux Wisigoths. Quand à sa politique vis-à-vis de l'Église elle sera bienveillante. En particulier, il aura la même admiration affectueuse que son père vis à vis de Geneviève : il pense certainement déjà à faire de Paris sa capitale même s'il ne le réalisera qu'en 507 après la victoire de Vouillé sur les Wisigoths. Mais Geneviève sera déjà morte.

Elle aura néanmoins pu assister au baptême de Clovis à Noël 499 : comme nous n'avons aucun élément permettant de savoir la part qu'elle a prise

dans la conversion de Clovis, je n'en parlerai pas, mais il est probable que son influence dut être importante.

Elle meurt en 502. *La Vita* dit : « Par souci de brièveté, j'ai pris soin de me taire sur la fin de sa vie et les honneurs de ses funérailles. Ayant dans sa bonne vieillesse amplement dépassé huit fois dix années, ayant achevé avec le Seigneur son pèlerinage en son corps dans le siècle elle fut enterrée en paix le troisième jour des nones de janvier. » Elle laisse un royaume franco-romain en pleine expansion, catholique et un roi qui, lorsqu'il conquerra l'Aquitaine et le sud de la Gaule, appliquera la politique de conciliation qu'elle a toujours prônée.

Elle fut enterrée sur la colline qui maintenant porte son nom, la Montagne Sainte-Geneviève. Clovis fit construire une basilique au dessus de son tombeau, en l'honneur des Saints Apôtres. Elle n'était pas terminée quand il mourut en 511 mais fut achevée par sa femme Clotilde.

Clovis demanda à être inhumé près de Geneviève. Celle-ci avait été reconnue comme sainte peu après sa mort : il n'existait pas encore, à l'époque, de processus officiel de canonisation et le pape se contentait de reconnaître, en général, les décisions locales. Elle apparaît dans le martyrologe hiéronymien remanié en 592 à Auxerre. Il était assez fréquent pour de grands personnages de se faire ensevelir près du sarcophage contenant les restes d'un martyr, ce qu'on appelait des inhumations *ad sanctos*. Mais Geneviève n'était pas une martyre et il s'agit là d'un choix délibéré de Clovis, comme un message à la postérité : il voulut, jusque dans la mort, confirmer la vénération qu'il lui avait portée. Lorsqu'elle mourra en 548, Clotilde sera aussi enterrée dans cette église, auprès de Clovis et de Geneviève.

Le souvenir de Geneviève

Le plus important des établissements religieux qui portèrent le nom de sainte Geneviève fut sans conteste l'abbaye fondée à côté de l'église des Saints-Apôtres par Clovis et Clotilde. Cette dernière y avait établi une communauté de chanoines qui adopta la règle de saint Augustin. Nous venons de dire que les deux souverains et Geneviève avaient été enterrés dans l'église qui prit rapidement le nom de sainte Geneviève. L'abbaye royale de Sainte-Geneviève-au-Mont resta, jusqu'à la Révolution, un des plus importants établissements religieux de Paris. Sa notoriété, et donc sa prospérité, était liée au culte qui se développa dès la mort de Geneviève, autour de ses reliques. Dès qu'un danger menaçait la ville, on organisait des grandes processions de sa châsse : la première connue se déroula en 886 lors du second siège de la ville par les Normands. Une autre procession sur laquelle nous avons des renseignements est celle concernant le miracle des Ardents : en 1130, suite probablement à l'altération de céréales par les pluies, une grande épidémie ravagea la ville de Paris. L'évêque demanda alors qu'on descende les reliques de sainte Geneviève à Notre-Dame, ce qui fut fait le 26 novembre. Une

centaine de malades, qui avaient touché la châsse, furent alors guéris. Signalons que les gendarmes, dont Geneviève est la sainte patronne, la fête le 26 novembre et non, comme le fait l'Église, le 3 janvier, date de sa mort.

Sous le règne de Louis XV les chanoines obtinrent la construction d'une église plus grande : elle fut construite à côté de l'abbaye vers l'ouest au sommet de la Montagne Sainte-Geneviève. La construction fut confiée à Soufflot qui planifia une grande église avec coupole. La première pierre fut posée en 1764 mais la construction n'était pas complètement achevée à la Révolution. Celle-ci décida d'affecter le nouveau bâtiment à la sépulture des grands hommes : les premiers enterrés furent Mirabeau et Marat... qui en furent promptement chassés quelques années plus tard. Napoléon rendit l'église au culte catholique par un décret en 1806 qui ne fut mis en application qu'en 1821, puis Louis-Philippe en 1830 la rendit aux grands hommes ! Le futur Napoléon III, en 1851, rouvrit le Panthéon au culte et ce ne fut qu'en 1885 que le Panthéon fut définitivement désaffecté comme église, à l'occasion de l'enterrement de Victor Hugo.

Quand à l'abbaye, elle fut fermée à la Révolution et la châsse de sainte Geneviève fut envoyée à la Monnaie pour être fondue. On lit dans *Le Moniteur* du 1^{er} frimaire an II (21 novembre 1793) : « Commune de Paris. - Conseil général du 1^{er} frimaire. Le conseil entend lecture du procès-verbal du dépouillement de la châsse de sainte Geneviève, et arrête que le procès-verbal sera envoyé à toutes les sections ainsi qu'au pape. Arrête en outre que les ossements et les guenilles qui se sont trouvés dans cette boîte seront brûlés sur-le-champ sur la place de Grève, pour y expier le crime d'avoir servi à propager l'erreur et à entretenir le luxe de tant de fainéants ». « La dépouille de cette châsse a produit 23 800 francs. Un membre observe que ce produit lui paraît bien médiocre, attendu que l'on pouvait à peine supporter l'éclat du brillant de cette châsse. Le rapporteur répond que tous les objets qui l'ornèrent sont encore en nature, et que la majeure partie des diamants sont faux, et notamment le fameux bouquet, dont le prix serait inestimable s'il était en pierres fines. »

Depuis, des reliques ont été récupérées dans les différentes églises dédiées à la sainte et une nouvelle châsse a été réalisée qui est placée en l'église Saint-Étienne-du-Mont, à côté de l'emplacement de l'ancienne abbaye. Les locaux de celle-ci avaient été affectés dès 1802 à l'installation d'un établissement d'enseignement qui s'est successivement appelé Napoléon ou Corneille. Actuellement, ils sont occupés par le lycée Henry IV, où la tour s'appelle toujours la tour Clovis. Quand à l'église Sainte-Geneviève, elle a été démolie en 1807 pour ouvrir l'actuelle rue Clovis, entre le lycée Henry IV et l'église Saint-Étienne-du-Mont.

Pour terminer, parlons de la représentation de sainte Geneviève : jusqu'au XV^e siècle, son iconographie est fondée sur les faits rapportés par *La Vita*. Nous pouvons l'étudier dans les livres d'heures, bréviaires ou missels parvenus jusqu'à

nous et qui contiennent de magnifiques enlumines. Geneviève est presque toujours représentée avec un cierge et un livre : le livre est un attribut courant ; c'est le symbole classique de la foi et de la prière. Le cierge rappelle le prodige dont nous avons parlé précédemment où Geneviève a rallumé, en le prenant dans sa main, un cierge que le vent avait éteint. De là à supposer que c'était le démon qui avait éteint le cierge et un ange qui l'avait rallumé il n'y avait qu'un pas que les enlumineurs ont franchi allégrement, nous donnant quelques scènes qui sont des merveilles : on y voit le diable, tout noir et souvent armé d'un soufflet, s'apprêter à éteindre le cierge alors qu'un ange accourt pour le contrer. Puis avec le temps, le diable va se réduire à un petit gribouillage puis disparaître.

Au milieu du XV^e siècle, survient un changement important dans la représentation de notre sainte : elle devient bergère, alors qu'il semble quasiment sûr qu'elle n'a jamais gardé un mouton. L'explication la plus plausible est ce que les spécialistes appellent une « contamination » de la légende de Geneviève par celle de Jeanne d'Arc, laquelle vient de mourir rappelons-le. Il semble que cette évolution ait son origine en l'abbaye royale de Sainte-Geneviève où les Génovéfains, inquiets de l'importance que prenait le culte de Jeanne d'Arc, ont voulu mettre l'image de leur sainte patronne au goût du jour : le premier exemple connu est dans un Missel à l'usage de l'abbaye Sainte-Geneviève de Paris. Toujours est-il que cette nouvelle représentation de la sainte bergère va devenir la norme et ses attributs traditionnels, cierge, voile et nimbe, vont peu à peu disparaître au profit d'une représentation de plus en plus mièvre, il faut bien le dire.

Enfin, au XVII^e siècle apparaît le dernier avatar de l'iconographie de Geneviève : on lui attribue désormais un trousseau de clefs de belle taille, qui sont évidemment celles de Paris, la capitale, qui se met sous la protection de la sainte : là aussi il n'est pas douteux que les Génovéfains, dont les principaux revenus venaient de biens situés dans cette grande ville, aient contribué à cette transformation.

Conclusion

Que l'on soit croyant ou non, on ne peut nier la grande influence de Geneviève de Paris sur le passage relativement continu du monde romain au monde mérovingien. Si les institutions, l'économie, la justice furent conservées dans ce siècle troublé, c'est grâce à ces Gallo-romains qui surent s'adapter en devenant des Franco-romains. La politique impériale d'installation de barbares a, en Gaule du nord, pleinement réussi : Geneviève en est un bel exemple. À la fois femme de pouvoir en sa ville et sa région et femme généreuse en une époque où l'Église représentait pour beaucoup le seul salut, elle a su à la fois conserver les acquis de la civilisation romaine et évoluer avec les rois francs. Ceux-ci en ont bien profité et lui ont d'ailleurs toujours manifesté leur reconnaissance. L'histoire, elle, ne lui a pas rendu justice, ne conservant que son caractère de sainteté ; c'est pourquoi j'ai voulu ici lui rendre hommage.

Approche bibliographique

BARBERO Alessandro, *Barbares*, Texto, 2006.
DUBOIS Jacques, BEAUMONT-MAILLET Laure, *Sainte Geneviève de Paris*, Beauchesne, 1982.
HEINZELMANN Martin, POULIN Joseph-Claude. *Les Vies anciennes de sainte Geneviève de Paris : études critiques*, Paris, Slatkine/Champion, 1986, coll. Bibliothèque des Hautes Études.
ROUCHE Michel, *Clovis*, Fayard, 1996.
WERNER K. F, FAVIER Jean (dir.), *Les origines, avant l'an mil*, Histoire de France, Livre de Poche, 1984.